

Ceci (n') est (pas) un message enregistré

Raymond Bertin

Number 156 (3), 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78614ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2015). Ceci (n') est (pas) un message enregistré. *Jeu*, (156), 4–6.

The background of the image consists of rich, deep red theater curtains. The curtains are draped and folded, with a tassel visible on the left side. The lighting is dramatic, with the center of the stage area appearing slightly brighter than the surrounding folds of the fabric.

**CECI
(n') EST (pas)
UN MESSAGE,
ENREGISTRÉ**



De tout temps, le théâtre s'est voulu un lieu de rencontre chaleureuse, tradition quelque peu battue en brèche par les messages préenregistrés que de plus en plus de compagnies servent au public en entrée, parfois indigeste, avant le plat principal que constitue le spectacle.

Raymond Berlin

Je ne sais plus quand le phénomène a commencé à se répandre, tel le pollen porté par le vent. De mémoire de critique qui fréquente les théâtres de façon régulière depuis le milieu des années 70, les messages préenregistrés qu'on nous fait entendre avant le début d'une représentation sont une affaire assez nouvelle. Alors qu'au théâtre la présence physique des acteurs paraît encore essentielle, Dieu merci! – quoique... des expériences théâtrales sans interprètes ont pu être vues ces dernières années à Montréal –, voilà qu'on *technologise* les mots de bienvenue...

Il y a quelque chose de paradoxal dans le fait d'accueillir les gens, le public, ses invités, en quelque sorte, avec du baratin prémâché, répété quelques minutes et lu, même avec le plus grand professionnalisme, par un directeur artistique qui est aussi



comédien. C'est le cas, entre autres, de Sylvain Bélanger au Théâtre d'Aujourd'hui, de Denis Bernard à la Licorne, de Denise Filiatrault au Rideau Vert, de Michel Dumont chez Duceppe et de Lorraine Pintal au TNM. La voix peut être chaleureuse; le support, la machine demeure extrêmement froide et crée une distance dans une rencontre qu'on voudrait, et qu'on nous annonce, conviviale.

La tradition de s'adresser au public avant le spectacle n'est pourtant pas nouvelle. Dans son ouvrage fort documenté, *De l'acteur vedette au théâtre de festival* (PUM, 2011), l'ex-membre de la rédaction de *Jeu*, aujourd'hui professeur à l'Université d'Ottawa, Sylvain Schryburt, à propos des pratiques scéniques montréalaises des années 40 et 50, écrit: «[...] avant la représentation, Jean-Guy Sabourin [directeur artistique des Apprentis-Sorciers] monte sur le minuscule plateau pour son laïus habituel où, à la façon d'Émile Legault [directeur des Compagnons de saint Laurent], il introduit la pièce et donne quelques nouvelles des activités de la compagnie.» (p. 146)

De moins en moins nombreux sont les directeurs artistiques de théâtres montréalais à avoir conservé cette bonne habitude de recevoir en personne les spectateurs. C'est le cas notamment de Carmen Jolin au *Prospero*, de Claire Voisard et Sabrina Baran à l'*Illusion*, ou d'Eric Jean au *Quat'Sous*. Dans certains lieux, à la Maison Théâtre, dans les maisons de la culture, la tâche de souhaiter la bienvenue aux spectateurs a été confiée au personnel d'accueil. Cette prise de contact par la parole directe, même si elle se résume souvent à quelques mots, a un effet immédiat sur l'esprit du spectateur que je suis. Détente, complicité, sympathie, empathie, comment nommer ce sentiment qui rassure? La sensation de chaleur humaine qui passe, tout naturellement, par la présence?

Il faut dire que la raison du message d'accueil n'apparaît pas toujours évidente. S'agit-il uniquement d'inviter l'auditoire à éteindre cellulaires et autres bidules électroniques, qui pourraient causer un préjudice aux interprètes comme au public? Alors, est-ce vraiment le rôle du directeur artistique? La Compagnie Jean-Duceppe, si je ne m'abuse, avait eu la fantaisie d'inclure dans un message enregistré, par ailleurs agrémenté de musique, des bruits de sucreries qu'on déballe, au moment où la voix annonçait sur un ton solennel: «Mesdames, Messieurs, l'instant que vous attendiez tous est maintenant venu... de développer vos bonbons.»

Ce genre de clin d'œil humoristique se faisant malheureusement rarissime, mon cœur de spectateur se ferme le plus souvent et mon esprit s'évade durant le laïus débité par la voix experte d'une Pintal qui fait claquer chaque syllabe ou par celle bien sérieuse d'une Filiatrault sans doute trop pressée... Le ton mielleux et caressant des comédiens de sexe masculin, quant à lui, frôle parfois dangereusement les pires clichés de la séduction... Aurons-nous droit un jour à une voix automatisée digne d'un cauchemar de science-fiction, comme celle des alertes météo que nous ont servies récemment les génies d'Environnement Canada à la radio, heureusement retirées en vitesse des ondes?

C'est en entendant Claire Voisard à l'une des premières représentations de *Philémon et Baucis* que j'ai eu envie d'écrire cette chronique. Le spectacle fait revivre l'opéra de Joseph Haydn de 1773, perdu, et retrouvé près de trois siècles après, dont elle

a conté l'histoire, nous disant le plaisir de l'équipe de création à imaginer le contexte de composition, alors que Haydn s'était adjoint un marionnettiste de Bohême pour faire renaître le mythe écrit par Ovide, le tout prenant tout à coup une vérité palpable. De même que

le hasard qui a permis la redécouverte de l'œuvre chez un antiquaire parisien, en 1951, année d'enregistrement de la musique qu'on entendra dans le spectacle. La fébrilité et la joie communicative irradiaient le visage de la directrice artistique.

Ce désir de réfléchir à ce détail d'une soirée au théâtre – il faut bien aller au théâtre trois fois par semaine pour porter attention à ces messages d'accueil – s'est concrétisé quand Carmen Jolin a accueilli le public à la première d'*Illusions* de Ivan Viripaev, dont elle nous a parlé également avec chaleur, nous indiquant notamment que cette pièce était d'une tout autre facture qu'*Oxygène*, présentée avec succès l'année précédente et qui sera reprise, selon l'autre bonne habitude de ce théâtre... qui offre ainsi la possibilité à des créations intéressantes de survivre aux 25 représentations des saisons régulières. Et ce mot de la fin, pour nous inviter à éteindre nos cellulaires: «De toute façon, vous serez enveloppés de lumières et de sons et de mots... Bonne soirée!»

Comme on est loin du petit robot que j'imagine, un jour peut-être pas si lointain, apparaissant à l'avant-scène pour accueillir le public! À moins qu'on ne choisisse de substituer au directeur artistique un hologramme... Que voulez-vous, on n'arrête pas le progrès!

J'ai eu envie de saluer ce petit geste de générosité envers le public, qui peut sembler anodin, mais qui m'a vraiment, ces deux jours-là, agréablement prédisposé à apprécier la suite. ●